

## A CRÉMAZIE

Sous un ciel étranger, bien loin de la patrie,  
La mort a répandu son voile sur tes yeux.  
Tu viens de rendre à Dieu ton âme et ton génie,  
Où s'inspirait ta lyre aux chants harmonieux.

Dors dans le froid tombeau que la haine et l'envie  
T'ont creusé loin du sol où dorment tes aïeux,  
Jusqu'au jour plein de joie où ta cendre bénie  
Reviendra pour jamais reposer sous nos cieux.

Et quand sonnera l'heure où le Juge sévère  
Appellera vers lui les peuples de la terre  
Pour leur faire subir l'inexorable loi,

Poète, prends ton luth aux chants doux et su-  
[blimes,  
Tu charmeras le cœur du maître des âmes,  
Et les portes du ciel s'ouvriront devant toi.

ARTHUR GLOBENSKY.

LA  
BANDE ROUGE

PREMIÈRE PARTIE

XXXVIII

—Elle est folle !” grommela Taupier.

La tournure que prenait l'aventure était en effet assez bizarre pour justifier l'étonnement du bossu.

Après la scène du canal, quand il s'était décidé à accepter les propositions de Mouchabeuf, le misérable prévoyait de graves difficultés d'exécution.

Régine n'avait d'abord opposé aucune résistance, et sur le quai, à deux doigts de la mort, elle n'avait pas même poussé un soupir.

Jusqu'à Taupier se rendait très-bien compte des motifs de cette attitude passive.

La défense était inutile—une femme ne peut pas lutter contre quatre hommes—le secours impossible—à pareille heure et dans un quartier désert, il ne passait personne.

De plus, les antécédents de la jeune fille témoignaient de la virilité de son caractère.

Il n'était donc pas surprenant qu'elle eût pris héroïquement son parti de mourir.

Mais, si résignée qu'on supposât la victime, il était peu probable que, dans le long trajet de la Vilette à Rueil, elle s'abstint de profiter des chances de salut qui viendraient à s'offrir.

Il y avait l'enceinte à franchir, une route fréquentée à suivre, le pont de Neuilly à passer devant les plantons chargés de réclamer les permis de circulation.

Régine pouvait sinon crier, du moins se débattre et se faire remarquer par des gestes désespérés, et le bossu s'y attendait bien.

Dans le transbordement qui s'était effectué chez le logeur des Termes, il avait pris toutes ses précautions.

La jeune fille, placée dans le fond de la carriole et surveillée de près, se trouvait dans l'impossibilité de se montrer aux passants, et, au cas où les gendarmes auraient visité l'intérieur, Taupier comptait, pour abrégier l'inspection, sur la notoriété dont Mouchabeuf jouissait en ces parages.

Afin d'éviter des explications embarrassantes, il avait renvoyé à J.-B. Frapillon son fiacre, véhicule inusité aux avant-postes, son cocher et son agent en second, gens de mauvaise mine et inconnus des naturels du pays de Rueil.

Mais, à sa grande surprise, ces soins méticuleux se trouvèrent superflus.

Régine, délivrée de son bâillon qu'on ne pouvait pas lui laisser sans s'exposer à provoquer les questions du logeur, non-seulement n'avait pas cherché à attendre ce personnage par des gestes ou des pleurs, mais elle s'était tenue tranquillement dans un coin pendant qu'on attelait la voiture, comme pour éviter de se montrer.

Sur la route, son attitude avait été la même.

Immobile et droite au fond de la tapissière, elle n'avait pas cherché une seule fois à soulever la bâche pour regarder au dehors, et, pendant la visite obligée au pont de Neuilly, elle s'était effacée derrière Taupier.

Un peu plus loin, en sortant de Courbevoie, le voyage fut interrompu par l'encombrement qui s'était produit à la suite du combat de la veille.

Il fallut attendre une partie de la journée que les voitures d'ambulance et les fourgons du train eussent défilé.

Régine ne bougea pas, et cependant l'occasion était belle pour attirer l'attention des soldats.

Enfin, quand on approcha de Rueil, Taupier crut même remarquer que le visage de sa prisonnière s'éclairait et que ses yeux brillaient.

C'était à croire qu'elle se réjouissait d'être enlevée.

Le bossu ne s'arrêta cependant pas à cette idée par trop invraisemblable.

Il inclinait plutôt à penser que la frayeur avait troublé l'esprit de sa victime, et, s'il eut encore un instant d'inquiétude en apercevant Podensac, il ne douta plus que Régine fût devenue folle, quand il la vit regarder dans la main du commandant.

La jeune fille avait attiré doucement le brillant officier de la rue Mauboué vers la table où

elle avait étalé ses jetons alphabétiques et l'avait fait asseoir à côté d'elle sur le banc de bois qui tenait lieu de chaises dans la grande salle de la maison jaune.

Podensac s'était laissé conduire et paraissait trouver l'aventure fort plaisante.

Ses hommes partageaient sa gaieté et s'étaient groupés autour de la jolie sorcière, en échangeant des quolibets d'un goût douteux.

Taupier seul ne riait pas, et son front soucieux attestait qu'il se défiait encore de Régine.

“Les folles ont des moments lucides, pensait-il, et je ne me soucierais pas d'avoir dans mon jeu cet imbécile de Podensac.”

Il regarda vers la porte pour voir si Mouchabeuf ne venait pas faire diversion, mais il n'aperçut que le garçon s'agitant autour du comptoir.

Le patron était probablement encore occupé à l'écurie, et Polyte s'occupait fort peu de ce qui se passait dans la salle.

Il rêvait aux superbes filets de cheval qui l'attendaient sur le champ de bataille.

“Voyons un peu, la belle enfant, ce que vous allez lire dans ma main,” dit le commandant qui se cambrait dans son uniforme.

Devant une femme, Podensac posait toujours, et d'ailleurs, l'idée d'exciter la jalousie du bossu lui souriait assez.

Régine ne semblait pas s'apercevoir de ce manège : elle suivait avec une attention profonde les lignes de la robuste main du prétentieux soldat.

Soit qu'elle fût de bonne foi, soit qu'elle jouât habilement son rôle de chiromancienne, sa figure changeait d'expression à mesure qu'elle avançait dans son examen.

Elle avait commencé par sourire en levant sur Podensac des yeux étonnés, puis ses traits s'étaient rembrunis peu à peu et elle avait fini par laisser tout à coup tomber la main qu'elle tenait, comme si elle venait d'y découvrir une marque funeste.

“Eh bien ! charmante sorcière, que dit le livre du destin ?” demanda Podensac en riant.

La jeune fille s'accouda sur la table et secoua la tête d'un air triste.

“Allons ! allons ! en avant l'alphabet !” continua le commandant en frappant du bout de son doigt les jetons d'ivoire.

Régine le regarda fixement et ses yeux demandèrent clairement :

“Vous le voulez ?”

L'officier comprit, car il répondit avec force gestes affirmatifs :

“Allez-y, la belle, allez-y ! je suis bon cheval de trompette, et vous pouvez m'annoncer tout ce que vous voudrez.”

La jeune fille commença à trier rapidement les jetons, et Podensac qui s'y connaissait ne put s'empêcher de s'écrier :

“En voilà des doigts tournés en fuseau et des ongles roses taillés en amande.”

“Scélérat de Taupier, va !”

Ce n'était pas pour le moment la main aristocratique de Régine qui regardait le bossu.

Il suivait de l'œil les lettres qu'elle alignait sur la table, et il se demandait avec une certaine anxiété :

“Que va-t-elle lui dire ?”

Podensac éprouvait à mesure que les jetons se rangeaient.

“Vous... aurez... un jour... six... galons... d'or.”

—Général ! je serai général ! s'écria-t-il en se redressant ; eh bien ! mais c'est possible, après tout, et il n'y a pas là de quoi prendre une figure d'enterrement, la petite mère !”

La jeune fille continuait à écrire.

“Diable ! il y a un *post-scriptum*, reprit le commandant.

“Voyons ça.”

La phrase suivante apparut sous les doigts de Régine :

“Mais vous mourrez de mort violente...”

“Oh ! oh ! c'est moins gai, dit le futur général ; mais bah ! une balle ou un éclat d'obus dans une quinzaine d'années, le grade vaut bien qu'on en coure la chance.”

“Tiens ! il paraît que ce n'est pas encore fini, ajouta-t-il en suivant le travail de la jeune fille.

“... Avant un an...”

“Sacré bien ! c'est bien court ! je n'aurai pas le temps de faire des économies sur ma solde.”

“... A moins que...”

“Ah ! voyons la condition. Je ne serais pas fâché de vivre un peu plus longtemps.”

“Nous disons donc : ‘à moins que...’”

“... Cette semaine... vous ne saviez... la vie... à quelqu'un.”

Après avoir formé ces derniers mots, Régine s'arrêta et attacha sur Podensac son regard lumineux.

En ce moment, la scène était curieuse.

Les citoyens de la rue Mauboué, si voltairiens qu'ils fussent, n'avaient pas toujours dédaigné de se faire tirer les cartes par leurs bonnes amies des Halles, et ils suivaient avec un intérêt visible les phases de l'horoscope.

Le commandant, tout en faisant l'esprit fort, ne pouvait se défendre de ce sentiment superstitieux qu'éprouvent à certaines heures les gens accoutumés à jouer leur vie.

Quant à Taupier, il n'était pas encore bien fixé sur le caractère véritable de cette sorcellerie, et il se demandait si Régine préparait une ruse pour lui échapper ou si elle était tout simplement idiote.

Mais il commençait à être inquiet.

Heureusement pour lui, Mouchabeuf venait de rentrer et avait pu lire sur la table l'étrange prédiction.

Les deux coquins échangeaient un coup d'œil

qui voulait dire : “Il est temps de mettre fin à ce manège.”

“Sauver la vie à quelqu'un ! répéta Podensac, parbleu ! je ne demande pas mieux, pourvu que ce ne soit pas à un Prussien.”

Evidemment, la sourde-muette n'avait pas pu entendre l'objection et cependant le bossu s'imaginait qu'on faisait de la tête un signe négatif.

“Laisse donc cette petite tranquille, dit-il en se levant brusquement ; elle a la manie de reprendre son ancien métier, et je n'aime pas ça, parce qu'elle se monte la tête au point de se rendre malade.”

—Allons, galant Taupier, encore une question et la consultation sera finie.

“Le temps seulement de savoir qui je dois sauver.”

—Commandant, il est l'heure de partir, dit Mouchabeuf qui crut le moment venu d'intervenir. J'ai déjà eu des raisons pour avoir gardé vos soldats après sept heures, et je n'ai pas envie que la gendarmerie fasse fermer ma cambuse.

—Ne nous fâchons pas, patron, je ne tiens pas à coucher ici, d'autant plus qu'il y a un joli ruban de queue pour attraper notre bivouac.

—Où est donc votre grand-garde, demanda le bossu, qui se souciait fort peu de ce renseignement, mais qui cherchait à détourner l'attention de Podensac.

—Au Petit-Nanterre, au bout du pont d'Argenteuil.

“Laisse-moi voir un peu ce qu'elle écrit, et je file.”

Le commandant se mit de nouveau à épeler.

“Celui... qu'il faut sauver... c'est le lieutenant...”

La lecture fut interrompue par une exclamation de Mouchabeuf, qui était allé se planter sur le seuil de la porte.

—Mille millions de tonnerres ! voilà une patrouille prussienne,” cria le patron tout effaré.

Ces mots furent le signal d'une débandade générale.

Les Enfants-Perdus coururent à leurs fusils, et Podensac tira son sabre.

“Je ne veux pas de bataille chez moi, dit Mouchabeuf d'un ton décidé. Filez par le jardin, Polyte, va vous conduire.”

—Au fait, nous ne sommes pas en force,” murmura le commandant en suivant ses hommes qui avaient gagné vivement la sortie du côté de la rivière.

Taupier, qui n'avait pas perdu la tête, s'était penché pour voir le nom que traçait la jeune fille, mais elle brouilla les jetons d'un coup de main, se leva et alla se placer droite et attentive dans un angle de la salle.

“Que faire ? demanda vivement le bossu.

—Rester ici tous les deux. Ce sont les Poméranais. Je les connais. Nous ne risquons rien.

—Et elle ? Faut-il la leur montrer ?

—Ma foi ! je change d'idée, dit Mouchabeuf en s'approchant doucement du mur, cette guillemote-là est trop maligne et je reviens aux grands moyens.”

Tout en parlant il se baissa et toucha le plancher.

Une trappe s'ouvrit sous les pieds de Régine, qui disparut en jetant un grand cri.

XXXIX

“Elle a crié !” dit Taupier, effrayé, non pas du sort de Régine, mais du bruit qui venait de se produire et des conséquences qui en pouvaient résulter.

“Tous les sourds-muets crient, et les Prussiens sont trop loin pour avoir entendu,” observa Mouchabeuf, qui avait deviné les deux préoccupations du bossu.

Depuis l'arrivée à la maison jaune, le cabaretier montrait beaucoup plus de sang-froid que le chef de l'expédition.

Il y avait plusieurs motifs à cette intervention des rôles.

D'abord, le bouillant Taupier, quoiqu'il parlât volontiers de faire des sorties en masse, était au fond de l'avis de Paurage, lequel craignait naturellement les coups.

Le voisinage de l'ennemi nuisait beaucoup à sa lucidité.

On s'était fort massacré la veille tout autour de Rueil et il y avait dans l'air une odeur de bataille qui lui troublait la cervelle.

Mouchabeuf, qui au fond n'était peut-être pas beaucoup plus brave, avait l'immense avantage de se sentir sur son terrain.

Ensuite, le bossu avait fait son siège à l'avance, et les accidents les plus imprévus venaient, par une fatalité singulière, dérangé successivement toutes ses combinaisons.

Ce n'était pas qu'en définitive le violent expédient auquel le cabaretier venait de se décider lui déplût, mais il n'aimait pas les dénouements imprévisibles, et, plus que jamais, il regrettrait le canal.

La trappe, après avoir basculé, s'était remise en place d'elle-même, et il avait suffi à Mouchabeuf de refermer le ressort qui la faisait jouer pour que le plancher redevenit solide.

Grâce à cet ingénieux mécanisme et à la porte donnant sur le jardin, Régine et les francs-tireurs avaient disparu avec la rapidité de l'éclair et sans laisser d'autres traces de leur passage que les verres à moitié vides et les jetons oubliés sur la table.

“Pourvu que cet ivrogne de commandant retrouve son chemin,” murmura le cabaretier. Il est capable de se tromper et de se jeter au milieu des Allemands.

—Il ne nous manquera plus que des coups de fusil, maintenant, dit Taupier peu rassuré.

—Oui, sans compter que ces gueux de Pomé-

ranais prendraient prétexte de l'attaque pour fouiller ma cave, et alors...

—Est-ce que la fille s'est tuée en tombant ?” demanda le bossu en baissant la voix.

Un coup de sifflet très-aigu partit du dehors avant que Mouchabeuf eût le temps de répondre à cette question brûlante.

“C'est Tichdorf qui s'informe si la place est libre, dit-il précipitamment.

“Et ce lambin de Polyte qui ne revient pas !”

Le garçon accusé à tort reparut juste au moment où son maître prononçait son nom.

“Ils ont filé, dit-il tout essouffé ; je les ai conduits jusqu'au tournant de la route, et je leur ai bien recommandé de se taire.

—C'est bon ; maintenant cours au-devant de la patrouille et donne le signal pour que le caporal fasse avancer ses hommes.”

Polyte se précipita dehors avec un empressement qui ne témoignait pas en faveur de son patriotisme.

Mais il n'eut pas le temps d'aller bien loin.

Les Allemands s'étaient approchés à pas de loup, et les crosses de fusil sonnaient déjà sur le pavé de la cour.

“Les voilà ! dit Mouchabeuf ; je vais vous faire passer pour mon neveu. Tichdorf est très-soupeux, et, en voyant un étranger, il se déferait tout de suite.”

Taupier aurait eu bonne envie de décliner cette parenté improvisée, mais il était trop tard pour faire des objections.

Une tête ornée de longues moustaches jaunes, d'un nez camard et d'un bécrot grasseux, venait de se montrer par la porte entrebâillée.

Cette figure déplaisante appartenait à un soldat poméranien qui se glissa dans le cabaret avec toutes les précautions à l'usage de cette race prudente.

Un autre suivit, absolument pareil au premier, puis un autre encore, et, en moins d'une minute, douze fusiliers du roi Guillaume avaient envahi la salle.

Ces hommes se ressemblaient entre eux à ce point qu'une œil exercé pouvait seul les distinguer les uns des autres.

Mêmes bottes en cuir noir chaussées par-dessus le pantalon, même gibecière en toile grise, mêmes physionomies naïves et brutales.

C'était à croire qu'on les avait tous coulés dans le même moule, comme les soldats de plomb qu'on donne aux enfants pour jouer à la bataille.

Le caporal seul tranchait sur cette réunion de marionnettes armées, et sa personne valait la peine d'être étudiée.

Grand, mince et blond, taillé par conséquent sur le modèle de presque tous les allemands du Nord, il était porteur d'une figure fine et d'un nez pointu qui juraient avec la mine grossière de ses soldats.

Son uniforme était aussi beaucoup plus propre et ses favoris, régulièrement peignés, attestaient qu'il prenait des soins de toilette généralement inusités dans les bivouacs prussiens.

“Salut, père Mouchabeuf et la compagnie, dit-il en français et sans le plus léger accent, Y a-t-il moyen de se réchauffer avec un ou deux verres de cognac ?”

—Certainement, M. Tichdorf, répondit le cabaretier avec empressement ; vous savez bien que ma cave est à votre disposition.

—Hum ! la cave, vous ne m'y avez jamais mené, vieux finaud, reprit le caporal en riant, mais enfin, pourvu que vous montiez deux litres de trois-six pour mes hommes et une bouteille de fine pour que je trinque avec vous, je ne m'inquiéterai pas de ce qui se passe dans votre sous-sol.”

Taupier écoutait avec stupéfaction ce discours que n'aurait pas désavoué un Parisien de pure race, et il se sentait déjà pris d'une vague inquiétude.

L'allusion à la cave lui fit passer un frisson dans le dos, et il se mit à se balancer d'un pied sur l'autre pour cacher son embarras.

“Je vais recommander à Polyte de prendre les fioles dans le bon coin,” dit Mouchabeuf qui éprouvait le besoin d'adresser des instructions particulières au garçon avant de l'envoyer au caveau.

Pendant qu'il s'abouchait avec lui sur le seuil, les soldats avaient pris place sur les bancs, et avec cet instinct de la conservation qui n'abandonne jamais les Prussiens, ils s'étaient installés en demi-cercle et faisaient face à la porte, le fusil entre les jambes, et devant eux la table pour servir au besoin de barricade.

Tichdorf s'était mis à cheval sur un escabeau isolé, dans la position d'un chef sur le front de sa troupe, et il allumait une énorme pipe en porcelaine.

“Il me semble que nous avons de la société aujourd'hui, père Mouchabeuf, dit-il en lançant une bouffée.

—Oui, monsieur est mon neveu, qui est venu ici ce matin avec les ambulances et qui me restait à coucher ce soir.

—Bah ! vraiment ! exclama le caporal d'un air incrédule ; j'aurais juré que j'avais vu monsieur à la Bourse ou au café de Suède.

—A la... Bourse, répéta Taupier de plus en plus décontenancé.

—Ah ! c'est vrai, reprit Tichdorf en éclatant de rire, ça doit vous étonner de voir un homme qui connaît le café de Suède conduire une douzaine de gaillards qui patageaient encore il y a trois mois dans les marais de Königsberg ; des Barbares, quoi !

—Non, balbutia le bossu tout ahuri, mais j'y vois...

—Mon Dieu ! c'est bien simple, mon cher monsieur, continua l'aimable caporal ; quand la guerre a éclaté, j'étais commis chez un agent de